

# L'épopée du Musa Dagh

Réfugiés sur le Musa Dagh, quelque 5 000 villageois arméniens résistèrent aux forces ottomanes pendant cinquante-trois jours avant d'être sauvés par la marine française.

C'est en Arménie historique qu'au début de l'année 1915, les Ottomans subirent la première de leurs grandes défaites. L'Empire russe débordait alors sur deux régions prises aux Turcs en 1877-1878, Kars et Ardahan, une zone peuplée essentiellement d'Arméniens. Or, du 22 décembre 1914 au 17 janvier 1915, les Ottomans tentèrent de reprendre Kars ; ils échouèrent lamentablement et subirent des pertes effroyables (78 000 morts) lors de la bataille de Sarikamış. Le généralissime turc, Enver Pacha, y fut blessé et secouru par un capitaine de l'armée ottomane qui était arménien : ce détail pèserait ironiquement.

Dans cet entrechoquement, les Russes avaient cependant du mal à avancer face aux Turcs. Certes, durant le printemps 1915, les troupes du tsar purent aller jusqu'à Van, où vivait une très forte minorité arménienne et où s'étaient réfugiés 15 000 Arméniens du vilayet de Van fuyant les massacres perpétrés par l'Organisation spéciale, qui les accueillit en libérateurs. Mais dès juillet, les Russes furent battus par les Turcs à Mantzikert, toujours en Arménie ottomane. Durant toute cette phase, le comportement des 120 000 soldats arméniens de l'armée ottomane était resté exemplaire : on avait compté moins de désertions dans leurs rangs que parmi les conscrits turcs. Néanmoins, Enver Pacha avait ordonné dès février 1915 qu'ils soient progressivement retirés du front, désarmés et affectés à l'arrière à des bataillons de travail.



A la fois pour soulager les Russes et pour tenter de maintenir ouverte la voie des Détroits, des Dardanelles au Bosphore, qui permet de relier la mer Noire et la Méditerranée, une grande offensive navale sous la forme d'un débarquement avait été décidée et mise sur pied par le premier lord de l'Amirauté, sir Winston Churchill. L'objectif final était la prise de Constantinople. Ce serait un échec et, du point de vue turc, la démonstration que les Occidentaux n'étaient pas invincibles. De février 1915 à janvier 1916, les Alliés allaient subir des pertes considérables dans la péninsule de Gallipoli (132 000 morts et blessés) de même que les Ottomans (environ 160 000 morts et blessés).

C'est dans ce contexte qu'allait se dérouler l'épopée du Musa Dagh. La montagne, haute de 1 355 m, se situe au sud-ouest de la Turquie, entre la ville d'Antioche et la côte méditerranéenne. Ce piton rocheux, au sud de la chaîne de l'Amanus, représente une sorte d'oppidum surplombant un bassin fertile, relief classique en pays méditerranéen. Au pied de ces hauteurs, vivent depuis l'Antiquité des communautés chrétiennes (« C'est à Antioche que, pour la première fois, on donna aux disciples le nom de chrétiens », rappellent les Actes des Apôtres, 11, 26), dont les Arméniens représentaient la majorité, et qui vivaient côte à côte avec des Arabes musulmans et des Turcs (lesquels n'étaient pas majoritaires au



LE JOUR OÙ  
Par Christian Makarian

# L'épopée du Musa Dagh

Réfugiés sur le Musa Dagh, quelque 5 000 villageois arméniens résistèrent aux forces ottomanes pendant cinquante-trois jours avant d'être sauvés par la marine française.

C'est en Arménie historique qu'au début de l'année 1915, les Ottomans subirent la première de leurs grandes défaites. L'Empire russe débordait alors sur deux régions prises aux Turcs en 1877-1878, Kars et Ardahan, une zone peuplée essentiellement d'Arméniens. Or, du 22 décembre 1914 au 17 janvier 1915, les Ottomans tentèrent de reprendre Kars ; ils échouèrent lamentablement et subirent des pertes effroyables (78 000 morts) lors de la bataille de Sarikamış. Le généralissime turc, Enver Pacha, y fut blessé et secouru par un capitaine de l'armée ottomane qui était arménien : ce détail pèserait ironiquement.

Dans cet entrechoquement, les Russes avaient cependant du mal à avancer face aux Turcs. Certes, durant le printemps 1915, les troupes du tsar purent aller jusqu'à Van, où vivait une très forte minorité arménienne et où s'étaient réfugiés 15 000 Arméniens du vilayet de Van fuyant les massacres perpétrés par l'Organisation spéciale, qui les accueillit en libérateurs. Mais dès juillet, les Russes furent battus par les Turcs à Mantzikert, toujours en Arménie ottomane. Durant toute cette phase, le comportement des 120 000 soldats arméniens de l'armée ottomane était resté exemplaire : on avait compté moins de désertions dans leurs rangs que parmi les conscrits turcs. Néanmoins, Enver Pacha avait ordonné dès février 1915 qu'ils soient progressivement retirés du front, désarmés et affectés à l'arrière à des bataillons de travail.



A la fois pour soulager les Russes et pour tenter de maintenir ouverte la voie des Détroits, des Dardanelles au Bosphore, qui permet de relier la mer Noire et la Méditerranée, une grande offensive navale sous la forme d'un débarquement avait été décidée et mise sur pied par le premier lord de l'Amirauté, sir Winston Churchill. L'objectif final était la prise de Constantinople. Ce serait un échec et, du point de vue turc, la démonstration que les Occidentaux n'étaient pas invincibles. De février 1915 à janvier 1916, les Alliés allaient subir des pertes considérables dans la péninsule de Gallipoli (132 000 morts et blessés) de même que les Ottomans (environ 160 000 morts et blessés).

C'est dans ce contexte qu'allait se dérouler l'épopée du Musa Dagh. La montagne, haute de 1 355 m, se situe au sud-ouest de la Turquie, entre la ville d'Antioche et la côte méditerranéenne. Ce piton rocheux, au sud de la chaîne de l'Amanus, représente une sorte d'oppidum surplombant un bassin fertile, relief classique en pays méditerranéen. Au pied de ces hauteurs, vivent depuis l'Antiquité des communautés chrétiennes (« C'est à Antioche que, pour la première fois, on donna aux disciples le nom de chrétiens », rappellent les Actes des Apôtres, 11, 26), dont les Arméniens représentaient la majorité, et qui vivaient côte à côte avec des Arabes musulmans et des Turcs (lesquels n'étaient pas majoritaires au

début du XX<sup>e</sup> siècle). Si la cohabitation avait été possible, c'est parce que les communautés étaient géographiquement séparées : six villages arméniens (Kabusia, Yoghonoluk, Bitias, Vakif, Kheter Bey, Hadji Habibli) regroupaient quelques milliers d'habitants qui pratiquaient l'agriculture, l'élevage des vers à soie et le commerce de cultures céréalières et fruitières. Par rapport aux zones cultivées, le Musa Dagh est excentré, plus à l'ouest, pointé vers la mer ; d'un côté, il domine le paysage, de l'autre, il surplombe la côte découpée en de nombreuses criques auxquelles on ne peut accéder qu'en dévalant des à-pics vertigineux.

Au fil de l'année 1915, la mise en œuvre du génocide avance à grands pas. La région d'Antioche subit le même traitement que les autres contrées peuplées d'Arméniens. Dans un premier temps, les hommes de moins de 20 ans et de plus de 45 ans sont soit tués sur place, soit arrêtés et éliminés à l'écart de leurs habitations. Puis les gendarmes turcs réunissent les femmes, les enfants et les hommes restants pour les grouper en convois qui ont pour destination le désert de Syrie, où la plupart des déportés sont destinés à mourir. Sans vivres, sans eau, ravagées par les maladies, les colonnes d'exilés suivent le chemin de la déportation, qui est un vrai centre d'extermination itinérant.

Au printemps, 6 000 soldats ottomans, logés dans des baraques de fortune, ont attaqué le monastère arménien de Zeïtoun, mais ils ont été repoussés. Après ce bref revers, la troupe s'est renforcée et dotée de canons ; le monastère a été pris. Une cinquantaine de notables de la ville sont alors allés à la rencontre du commandant turc

**SAUVETAGE** Ci-contre : le vice-amiral Louis Dartige du Fournet. Commandant la 3<sup>e</sup> escadre de la Méditerranée, c'est lui qui, malgré le manque d'instructions du ministère de la Marine, prit la décision, avec le contre-amiral Darrieus et en concertation avec les chefs arméniens, d'évacuer les villageois assiégés sur le Musa Dagh. Page de gauche : 8 septembre. Embarcations du Desaix se rendant à la plage des Arméniens, sous les ordres de M. Michaud et M. Le Mée.

© ALBUM DE JEAN LE MÉE, CONSERVÉ PAR JEAN ET LAURENT CORDELLE, SES PETITS-FILS. © BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE.







pour parlementer. Aucun d'entre eux n'est revenu, tous ayant été, selon le pasteur de Zeïtoun, Dikran Andreasian, « expédiés vers une destination inconnue ». Quelques jours plus tard, chassés par les forces turques, 300 à 400 familles de Zeïtoun prennent le chemin d'un exil forcé.

Le 13 juillet, les autorités turques ordonnent aux notables des six villages arméniens de la région d'Antioche de préparer leurs coreligionnaires à la déportation. Les Turcs attendent encore du renfort, mais déjà, informés de ce qui les attend, des groupes d'Arméniens décident de ne pas accepter la mort par les marches forcées et de rejoindre le maquis montagneux. Le village de Yoghonoluk, sans doute le plus agréable à vivre, le plus prospère et coquet, réunit sa population. Hommes et femmes sont à l'unisson : partons vers le Musa Dagh ! L'impulsion est donnée : les rebelles des cinq autres villages rejoignent le mouvement.

On emporte dare-dare nourriture, petit bétail, basse-cour, denrées sèches, on se charge surtout de toutes les armes

disponibles. 120 fusils modernes (pas mal de Martini-Henry de fabrication anglaise, à un coup), 300 vieux fusils (dont certains à pierre), quelques pistolets, des barils de poudre et tout ce que l'on trouve comme cartouches... Environ 5 000 hommes, femmes et enfants gagnent ainsi la montagne, sur laquelle s'abat souvent une forte pluie en raison de l'altitude où se condensent les nuages. Conformément à l'enseignement des missionnaires européens et américains qui ont sillonné la région depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, on procède démocratiquement (avec des bouts de papier) à l'élection des responsables et désigne une autorité morale, en la personne du pasteur Dikran Andreasian, ainsi qu'un ersatz de commandement militaire.

Le 21 juillet, 200 soldats turcs montent à l'assaut des hauteurs et sont repoussés. Le canon turc est hissé sur les reliefs, mais un combattant arménien abat plusieurs artilleurs. Les Turcs mettent le canon à l'abri et reviennent en force : 3 000 soldats réguliers et 4 000 musulmans racolés dans des villages,

face auxquels se dresse une escouade de scouts arméniens, qui se font tuer un par un. Les Turcs progressent ; un seul et dernier ravin les sépare bientôt des assiégés. C'est pourquoi ils décident de passer la nuit en embuscade avant l'attaque finale au petit matin. Mais durant la nuit, les Arméniens, qui connaissent le moindre rocher, descendent vers le campement turc et tirent à bout portant : plus de 200 soldats ottomans sont tués tandis que les Arméniens récupèrent sept fusils Mauser, 2 500 cartouches et une mule.

La riposte change alors d'échelle : les forces de la IV<sup>e</sup> armée ottomane rassemblent toute la population musulmane du secteur jusqu'à atteindre le nombre de quelque 15 000 hommes, qui ceinturent la montagne de façon hermétique – sauf le versant tourné vers la mer, réputé impraticable du fait de ses pentes vertigineuses. Acculés, les insurgés dépêchent un messager arménien vers Alep, où réside le consul américain, pour demander du secours. Il franchit les lignes turques, mais se fait tuer sur le chemin.





pour parlementer. Aucun d'entre eux n'est revenu, tous ayant été, selon le pasteur de Zeïtoun, Dikran Andreasian, « expédiés vers une destination inconnue ». Quelques jours plus tard, chassées par les forces turques, 300 à 400 familles de Zeïtoun prennent le chemin d'un exil forcé.

Le 13 juillet, les autorités turques ordonnent aux notables des six villages arméniens de la région d'Antioche de préparer leurs coreligionnaires à la déportation. Les Turcs attendent encore du renfort, mais déjà, informés de ce qui les attend, des groupes d'Arméniens décident de ne pas accepter la mort par les marches forcées et de rejoindre le maquis montagneux. Le village de Yoghonorluk, sans doute le plus agréable à vivre, le plus prospère et coquet, réunit sa population. Hommes et femmes sont à l'unisson : partons vers le Musa Dagh ! L'impulsion est donnée : les rebelles des cinq autres villages rejoignent le mouvement.

On emporte dare-dare nourriture, petit bétail, basse-cour, denrées sèches, on se charge surtout de toutes les armes

disponibles. 120 fusils modernes (pas mal de Martini-Henry de fabrication anglaise, à un coup), 300 vieux fusils (dont certains à pierre), quelques pistolets, des barils de poudre et tout ce que l'on trouve comme cartouches... Environ 5 000 hommes, femmes et enfants gagnent ainsi la montagne, sur laquelle s'abat souvent une forte pluie en raison de l'altitude où se condensent les nuages. Conformément à l'enseignement des missionnaires européens et américains qui ont sillonné la région depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, on procède démocratiquement (avec des bouts de papier) à l'élection des responsables et désigne une autorité morale, en la personne du pasteur Dikran Andreasian, ainsi qu'un ersatz de commandement militaire.

Le 21 juillet, 200 soldats turcs montent à l'assaut des hauteurs et sont repoussés. Le canon turc est hissé sur les reliefs, mais un combattant arménien abat plusieurs artilleurs. Les Turcs mettent le canon à l'abri et reviennent en force : 3 000 soldats réguliers et 4 000 musulmans racolés dans des villages,

face auxquels se dresse une escouade de scouts arméniens, qui se font tuer un par un. Les Turcs progressent ; un seul et dernier ravin les sépare bientôt des assiégés. C'est pourquoi ils décident de passer la nuit en embuscade avant l'attaque finale au petit matin. Mais durant la nuit, les Arméniens, qui connaissent le moindre rocher, descendent vers le campement turc et tirent à bout portant : plus de 200 soldats ottomans sont tués tandis que les Arméniens récupèrent sept fusils Mauser, 2 500 cartouches et une mule.

La riposte change alors d'échelle : les forces de la IV<sup>e</sup> armée ottomane rassemblent toute la population musulmane du secteur jusqu'à atteindre le nombre de quelque 15 000 hommes, qui ceinturent la montagne de façon hermétique – sauf le versant tourné vers la mer, réputé impraticable du fait de ses pentes vertigineuses. Acculés, les insurgés dépêchent un messager arménien vers Alep, où réside le consul américain, pour demander du secours. Il franchit les lignes turques, mais se fait tuer sur le chemin.



EN HAUT : © WIKIMEDIA COMMONS/DROITS RÉSERVÉS.

Les résistants envoient alors un bon rameur, qui parvient à déjouer la vigilance des Turcs et à gagner la côte. Las, aucun navire allié ne semble croiser dans les parages d'Alexandrette et il revient bredouille.

En dernier ressort, les rescapés décident dès lors de rédiger en trois exemplaires un appel confié à trois nageurs, supposés braver les vagues pour approcher tout bâtiment allié. Le message se suffit à lui-même : « *Au nom de Dieu et de la fraternité humaine, nous implorons tout Anglais, Américain, Français, Italien ou Russe, qu'il soit amiral, capitaine, ou telle autre autorité (...). Nous, la population de six villages arméniens, environ 5 000 âmes, (...) nous avons fui devant la torture barbare des Turcs, mais surtout devant l'outrage de l'honneur de nos femmes. (...) Nous vous implorons au nom du Christ ! Nous vous en prions, transportez-nous à Chypre ou dans quelque autre terre libre. Notre peuple n'est pas paresseux ; nous gagnerons notre pain, si on nous donne du travail. Si c'est trop vous demander, transportez au moins nos femmes, nos vieillards et nos enfants (...). Nous vous en prions (...), n'attendez pas qu'il soit*

*trop tard.* » On ajoute à cette poignante supplique deux grands morceaux de tissu blanc : sur l'un est inscrit en anglais « *Chrétiens en détresse. Sauvez-nous* », sur l'autre figure une croix rouge.

### Le salut par la mer

Le 5 septembre 1915, au 46<sup>e</sup> jour de résistance, tandis que les munitions se font rares et qu'il ne reste plus que quelques jours de nourriture, un homme écarquille les yeux et voit au loin un navire. Lorsqu'on agite le drapeau à croix rouge, le bateau répond par un signal ! C'est le *Guichen*, un bâtiment français, qui a courageusement décidé d'approcher de la côte, très découpée. Les nageurs arméniens se jettent à l'eau, ils bravent les flots et transmettent le message. D'autres navires français rejoignent très vite le *Guichen*, si bien que les Turcs sont bombardés et se retirent des pentes du Musa Dagh.

Le 11 septembre, des radeaux sont construits par les équipages français pour rejoindre la grève, car les navires prendraient trop de risques à s'approcher du littoral. Le lendemain, regroupés par villages, les Arméniens s'alignent sur la plage caillouteuse battue par les flots. Il faut trois heures pour amener les embarcations au contact des survivants, tant la mer est forte. Les radeaux sont amarrés aux roches par des mains expertes de la Marine française. Puis les radeaux chargés de grappes humaines sont tirés vers les bâtiments de la flotte, distants d'une trentaine de mètres. Il faut manœuvrer prudemment jusqu'à la nuit pour embarquer tous les rescapés ; les vieillards qui n'ont



jamais nagé tremblent de peur, deux femmes qui viennent d'accoucher poussent des cris d'effroi, les enfants pleurent à chaudes larmes... Mais pas un seul d'entre eux ne tombera à la mer.

Ne restent plus que les combattants toujours embusqués au sommet du Musa Dagh. Dès le lendemain matin, après une préparation d'artillerie de marine, les Arméniens dévalent la pente et, divisés en 20 groupes par les marins français, sont embarqués dès qu'ils arrivent sur le littoral. Avant de partir, les héros du Musa Dagh regroupent toutes leurs affaires et allument un grand bûcher. Ils ne laisseront rien derrière eux.

Le 10 septembre 1915, M. DeFrance, ministre de France au Caire, avait envoyé au ministre des Affaires étrangères, Théophile Delcassé, la dépêche suivante : « *A Djebel Moussa, dans le Sud, ainsi que dans le golfe d'Alexandrette et près d'Antioche, 6 000 Arméniens se sont révoltés pour éviter d'être massacrés ; ils demandent à nos bâtiments de guerre de leur donner des armes pour se défendre et d'amener en lieu sûr leurs femmes et leurs enfants.* » La décision

**UN ZÈLE AU-DESSUS DE TOUT ÉLOGE** Page de gauche : 12 septembre. Le radeau du *Guichen*. Le contre-amiral Gabriel Darrieus (en haut) fait ainsi le compte rendu des opérations menées ce jour-là : « *Le temps a mauvaise apparence, la mer est houleuse et des volutes atteignant deux mètres déferlent sur la plage (...). On put craindre un instant que l'opération devrait être remise. Mais les marins des cinq bâtiments, parfaitement dirigés par leurs officiers et gradés, montrent un entrain remarquable et un zèle au-dessus de tout éloge. Malgré les difficultés de l'opération, ils réussissent à accoster les radeaux à la plage et à établir le va-et-vient avec les embarcations mouillées à petite distance.* » L'évacuation de 4 092 personnes (hormis quelque 800 combattants, il s'agissait de vieillards, de femmes et d'enfants) fut réalisée dans la journée du dimanche 12 et la matinée du lundi 13 septembre. Ci-contre : 13 septembre. Les chefs arméniens, photographiés à bord du *Desaix*.





À BON PORT Ci-contre : 11 novembre [1915]. Port-Saïd. Le camp des Arméniens. Les réfugiés, arrivés le 14 septembre à Port-Saïd, allaient rester quatre années dans ce camp de tentes avant de pouvoir retourner, toujours grâce aux navires français, dans leurs villages de la région d'Antioche, désormais sous mandat français, et ce jusqu'en 1939. En bas : Franz Werfel. L'auteur des *Quarante Jours du Musa Dagh* expliqua que, lors d'un séjour à Damas en mars 1929, « le spectacle désolant d'enfants de réfugiés qui travaillaient dans une manufacture de tapis, mutilés et minés par la faim, fut le point de départ qui [le] décida à ressusciter l'inconcevable destinée du peuple arménien, déjà plongée dans la nuit du passé ».

© ALBUM DE JEAN LE MÉE, CONSERVÉ PAR JEAN ET LAURENT CORDELLE, SES PETITS-FILS.

avait en réalité déjà été prise par les officiers français. Sans réponse du ministère de la Marine, le vice-amiral Louis Dartige du Fournet, commandant la 3<sup>e</sup> escadre de la Méditerranée, et son homologue le contre-amiral Gabriel Darrieus avaient en effet résolu d'évacuer les Arméniens du Musa Dagh, une semaine avant l'exécution de l'opération, temps nécessaire à la mise au point des détails. Dès le 14 septembre, 4 092 miraculés pourront être débarqués à Port-Saïd, en Egypte. L'escadre française, qui avait reçu pour mission de protéger le canal de Suez et d'assurer le blocus des côtes de Syrie, avait ainsi transformé la résistance du Musa Dagh, du 21 juillet au 12 septembre 1915, en page de gloire.

Le sauvetage humanitaire était de fait très délicat à organiser tant sur le plan militaire que technique. En sus du feu turc, les éléments naturels étaient défavorables, les chaloupes, inutilisables, risquaient de chavirer sur la grève. C'est pourquoi des embarcations ad hoc devaient être construites en toute hâte. Dartige du Fournet et Darrieus avaient confié l'exécution de cette mission au capitaine de vaisseau Edouard Vergos, membre de l'équipage du croiseur *Desaix*, appuyé par le capitaine de frégate Jean Brisson, du croiseur *Guichen*. Les commandants de trois autres croiseurs – le *Foudre*, l'*Amiral Charner* et le *d'Estrées* – avaient été aussi sollicités pour mener à bien le transfert des rescapés.

Quant aux manœuvres effectuées sur terre, elles ont relevé principalement de la compétence et de la persévérance des compagnies de débarquement du *Desaix* et du *Guichen*, placées respectivement sous les ordres des jeunes enseignes de vaisseau Jean Le Mée et Christian Le Mintier. C'est à eux qu'il revient d'avoir à la fois sécurisé la plage et assuré les transferts de radeaux de la côte aux navires. Comme le rappelle Raymond Kévorkian, directeur de recherche émérite à l'Institut français de géopolitique, « les descendants de ces Arméniens du Musa Dagh (...) se souviennent et rendent hommage à leurs sauveurs : chacun d'entre eux sait que sa famille a survécu grâce à cet acte d'altruisme de marins aux valeurs humanistes ». Le nom de Jean Le Mée, mort pour la France en 1927, est notamment inscrit sur le monument aux morts de Kéerty, en Bretagne.

Un roman à succès allait, moins de vingt ans plus tard, immortaliser ce fait d'armes.

Paru en 1933 (1936 pour la traduction française), mais conçu lors d'un séjour à Damas en 1929, le roman de Franz Werfel *Les Quarante Jours du Musa Dagh* raconterait sur près de 1 000 pages le déroulement de ce drame historique. Le tour de force réalisé par l'auteur, juif autrichien de culture essentiellement allemande, est d'avoir exhumé un crime contre l'humanité dont personne ne parlait déjà plus et d'avoir montré que le XX<sup>e</sup> siècle était celui où ce type de monstruosité avaient été rendues possibles. *Les Quarante Jours du Musa Dagh* fut interdit par le régime nazi et maintes fois brûlé au cours d'autodafés. Il fut aussi le livre de chevet d'un des chefs du ghetto de Varsovie. Ce n'est pas par hasard qu'Adolf Hitler avait prononcé ces paroles pour calmer l'inquiétude de ses généraux, peu avant l'invasion de la Pologne : « Qui, après tout, parle aujourd'hui de l'extermination des Arméniens ? »

En guise d'ultime cicatrice, le sandjak d'Alexandrette, où se situe le Musa Dagh, fut offert par la France, alors puissance tutélaire de la Syrie, à la république de Turquie afin de la dissuader de rejoindre une nouvelle fois le camp de l'Allemagne. Le transfert de territoire eut lieu le 23 juin 1939. Depuis cette date subsiste, sous une forme symbolique, un seul des six villages de 1915 : Vakif, dernier village arménien de Turquie, peuplé d'une centaine d'habitants.

Ancien directeur délégué de la rédaction de *L'Express*, Christian Makarian est éditorialiste international pour *Le Point* et *Radio Classique*. Essayiste, il a publié en 2020 *Généalogie de la catastrophe* aux Editions du Cerf.



© BILDARCHIV PISAREK/AGG-IMAGES.